

Pour de vrai, tout n'a pas été coloré de noir dans la piaule à Jules Ferry. Quand j'y pense je me dis qu'on a vécu l'extravagance. Et cette extravagance a débarqué quand on nous a tout de go annoncé que nos ancêtres étaient gaulois. Le croirez-vous ? On a aimé ! On n'a pas détesté ce conte de fées. La ballade des schizophrènes a commencé là, on n'avait pas dix ans.

Il faut dire qu'à l'intérieur de nos chaumières on racontait les Français dégueulasses, tortionnaires et mangeurs de porc. À l'école, ces mêmes "porcs" nous raccrochaient à un incroyable arbre généalogique appelé "France". À cet âge, on n'a pas détesté appartenir à la "grande famille", c'était presque le sentiment de ne plus être orphelins. Enfin des réponses soulevaient la chape pour un éclaircissement de la genèse.

On ne savait rien de l'Algérie si ce n'est la guerre d'Algérie. En guise de socle, nos parents nous offraient leur lutte et pour peu qu'ils n'aient pas été des martyrs, ne restait plus que le mythe d'un peuple héroïque. On trouvait ça troublant que nos vieux aïenets été un temps des héros gigantesques puis, sous nos yeux, de pauvres analphabètes atterrés qui nous intimaient l'ordre de ne jamais quitter l'ombre de tous les platanes, de ne pas faire de vagues sous peine d'être renvoyés comme de vulgaires chahuteurs.

Trois formules consacrées nous étaient donc destinées. "Chut !", "Tais-toi !" ou "Ferme ta gueule!". (Plus exactement : "Ferrme ta guil.")

On a été français un temps, le temps de la petite école qui nous voulait égaux en droits et pour quelques petites incartades. On a aimé ce "nous" qui nous a faits frères avec les "cheveux lisses". On ne savait rien d'une quelconque histoire nous concernant, pas la moindre référence d'un grand homme de lettres, d'un poète, d'un peintre, d'un architecte de Béjaïa ou d'Alger, rien d'un sportif de Sidi Bel-Abbès ou d'un exploit auquel s'identifier. Alors on s'est agrippés au conte gaulois, aux pages pleines de héros blonds aux yeux d'émeraude et on trouvait ça chouette d'être blond, d'avoir les yeux bleus. On pensait que peut-être on pouvait le devenir, comme on trouve la foi à force de prière. Qu'il était beau le rêve. Être

français tout doucement, par couches successives, sans efforts, et un beau jour :

— Bonjour Mohamed.

— Non moi c'est Jean-Philippe, comme Johnny.

Le temps de la petite école, on a aimé Jésus qu'avait le cœur sur la main, on a aimé Noël, Pâques et Mardi gras, que des fêtes sympas. On a même préféré les cow-boys aux Indiens, ces barbares au visage peint qui vous coupaient les couilles et la mèche. On préférait John Wayne. On ne savait pas à l'époque que les sauvages étaient nos frères jumeaux, on ne savait pas qui on était.

Oui, un temps, qu'est-ce qu'on a aimé être français !

On les a aimés, les rois de France. L'école certes distributrice de baffes offrait le rêve de têtes couronnées aussi *sympas* les unes que les autres – à commencer par les plus cools qu'on appelait "fainéants", puis le bon roi Henri IV et sa poule au pot, Saint Louis rendant justice au pied du chêne, tous les François, Charles et j'en passe, tous aimés du peuple. Jusqu'à cinq heures on était peu ou prou protégés des "sale Arabe", des "rentre chez toi".

Français jusqu'à dix-sept heures ! Et ensuite la rue nous broyait.

On a aimé être français parce que les Français disent au conjoint "mon amour", "mon

chéri”, “ma puce”, “mon trésor”. Chez nous la femme disait “ho” à son mari et lui-même éructait des “hé” pour lui répondre. Jamais je n’avais entendu ma mère appeler mon vieux par son prénom. On était d’ailleurs terrifiés à l’idée qu’elle le fasse un jour.

On a aimé être français parce que “chez nous”, la terre est si sèche que tous les arbres y meurent, même les oliviers qui boivent si peu d’eau. Et encore, je dis “chez nous” mais l’Algérie c’était pour nous l’Arabie, une steppe jaunâtre habitée de turbans, de chéchias, de gandouras et de claquettes. C’était nous sans être nous, une impression vertigineuse de dédoublement de la personnalité. Dur quand James Brown déjà faisait claquer ses talonnettes en éructant “*Get up ! Get hou lup !*”. Qu’est-ce que je l’ai cherché, mon James ! Quelqu’un de chez nous allait-il l’incarner un jour ? Qu’on puisse, bordel, s’identifier !

Mais voilà : pas de James mais des Mohamed à moustaches. On n’en voulait pas de cette identité de pauvre. “Chez nous” pas de paillettes, pas de strass, pas de musique électrique, que des bendirs et des karkabous.

Eh merde !

“On n’en veut pas de la danse du ventre.”

Ce ventre qu’il nous était interdit d’approcher. La funky déjà frottait les corps, on était chauds, on voulait de ces danses qui

simulent l'amour. On cherchait des modèles et Malcolm X, Mohamed Ali, Bruce Lee aussi nous allaient bien. À douze ans que faire d'un Kadhafi, d'un Boumédiène, d'un Hassan, d'un Bourguiba, z'avaient pas la classe. Que faire de ces commandeurs autoritaires jamais accompagnés d'épouses mais cernés de harems.

On n'a pas aimé être arabes, l'être c'était suggérer la baguette qui fouette la plante des pieds, une langue étrangère, le frisou du cheveu, la pelle et le marteau-piqueur, le tabou de tout, l'à-peu-près permanent.

Enfant, on se rêvait noir comme Nougaro ou blanc comme Armstrong, on en crevait d'être incorrectement définis, flous. La preuve, on se traitait entre Arabes de sale Arabe. Arabe comme une non-définition.

On vivait en France, nous fallait un passeport pour passer d'un blanc à l'autre. À l'intérieur des maisons fallait, entre un fils et sa mère, un traducteur des hautes écoles orientalistes. Exemple :

— Ti va à la sucriti, ti monti troi mitaj et ti donn li cachi di disser !

— Quoi ?

— (trad.) Tu vas à la Sécu, tu montes trois étages et tu donnes le casier judiciaire !

“Li cachi di disser”, m'a fallu quinze ans pour comprendre qu'il s'agissait du “casier judiciaire” ! Allez, un Alka-Seltzer !

Pendant ce temps, à l'école, j'entendais...

— T'es français, tu as toute ta place, la République ne reconnaît que des citoyens, on ne trie pas à la race, à la couleur, à la religion...

Blablabla, ça faisait chaud au cœur mais putain, ce que ça sonnait faux... Mais j'étais dans leur escarcelle et c'est tout ce qui comptait. Je comblais des vides d'idéalistes, j'incarnais l'espoir de la fraternité de demain. Une République cosmopolite, mes couilles.